OLIVIER RICHOU
MICHEL MARTIN-ROLAND

PARIS : SCÈNE DU CRIME

Opportunéditions

489282XUR_ParisCrime_cc2021_pc.indd 3 07/09/2026 13:22:24

AMANTS

489282XUR_ParisCrime_cc2021_pc.indd 7 07/09/2026 13:22:24

C'est toujours le même drame : le mari tue l'amant, la femme supprime la maîtresse.

Ou l'inverse ou les deux.

Et à l'audience, jusqu'au milieu du XXe siècle, c'est presque toujours le mari trompé qui s'en sort, qu'il ait tué la femme, l'amant ou les deux.

Ainsi en va-t-il, au mois de juillet 1839 pour Georges Raulin. Sa femme, Élisabeth, s'occupe des quatre enfants de Marcel Têtu, un ami qui vient de perdre son épouse. Très vite, elle devient la maîtresse du veuf. Le scandale fait le tour du quartier du Moulin de la Pointe, dans le futur XIIIe arrondissement de Paris, et le mari, alerté, questionne son ami : « On dit que tu couches avec ma femme ? » Têtu se moque et réplique : « Moi, je tuerais l'amant sans hésiter. »

Le soir même, Raulin revient armé de son rasoir, trouve sa femme dans la chambre de Têtu et la décapite d'un seul coup. L'amant s'échappe et ne doit la vie qu'à l'intervention d'un passant, qui dira à la barre : « Par la fenêtre, j'ai vu Raulin qui tenait sa femme par les cheveux et lui coupait le cou avec sa lame. » Mais Raulin est victime

489282XUR_ParisCrime_cc2021_pc.indd 9 07/09/2026 13:22:24

d'une violation des devoirs du mariage et il ne faut pas plus d'un quart d'heure aux jurés pour voter son acquittement.

Cent ans plus tard, en février 1938, lorsque le couturier Pierre Duguet tue de deux coups de revolver son voisin de la rue François-Ier, le champion de tennis Roger Peyrat, après l'avoir surpris au lit avec sa femme, le mannequin Dora Keller, la cour d'assises accorde la même clémence au mari trompé.

Elle a fait de même en 1926, lorsque le sellier Alphonse Lancel a été acquitté après avoir abattu l'amant de sa femme au terme d'une longue enquête personnelle.

Et que dire de ce Joseph Lapierre, ébéniste à Charonne, qui oblige sa femme à donner rendez-vous à son amant derrière l'église où il s'est posté pour lui fondre dessus avec un outil pointu ?

L'assassin ressort lui aussi libre des assises de la Seine.

Il arrive même que l'amant rossé doive indemniser le mari. Comme le banquier Calon, rencontré un beau jour de 1845 dans le passage Choiseul par François Chérault, un marchand de laines de la rue Greneta. Au bras du banquier, Chérault reconnaît sa propre épouse. Le tribunal condamne la femme pour adultère à trois mois de prison et l'amant-banquier à cinq cents francs d'amende. Il doit aussi verser deux mille francs de dommages-intérêts au mari, même si ce dernier lui a « cassé la gueule »…



MARIE LESCOMBAT

Cette fois, c'en est fini ! La belle Marie Lescombat, trente ans, n'a pas pu encore une fois faire repousser son exécution. Elle vient d'être pendue, ce mercredi 2 juillet 1755 sur la place de Grève, devant la foule venue l'admirer. Deux fois déjà, elle a obtenu un sursis. La première jusqu'à son accouchement, la seconde parce qu'elle se prétendait encore enceinte, mais le subterfuge n'a pas fonctionné.

Marie est devenue « la veuve Lescombat » un soir de décembre 1754, quand, manipulant son amant Henri Mongeot, vingt-trois ans, dont elle attendait un enfant, elle l'a forcé à les débarrasser de son mari.

La justice n'a pas traîné. Par une froide après-midi, le 7 janvier 1755, Mongeot a expié sur la roue, au carrefour de la Croix-Rouge, abandonné par sa maîtresse qui pensait ainsi sauver sa propre peau.

Le drame s'est noué à l'automne 1754, lorsque Mongeot a commis l'erreur de prendre pension rue Garancière, chez l'architecte Louis-Alexandre Lescombat. Pour se distraire, sa femme avait ouvert au logis une sorte de pension où l'on pratiquait aussi les jeux de société. Si tout le quartier

489282XUR_ParisCrime_cc2021_pc.indd 11 07/09/2026 13:22:24

admirait la beauté et l'entregent de Mme Lescombat, son mari, lui, se désolait : elle dépensait deux fois ce qu'il gagnait en toilettes et en mondanités !

Mongeot, apprenti architecte, était jusque-là pensionnaire de Louis-Claude d'Aquin, organiste à l'église Saint-Paul, rue Saint-Antoine, et de sa nièce Blanche, qui, à dix-huit ans, rêvait de l'épouser.

Mais, attiré par la femme de son maître, Mongeot a quitté la maison d'Aquin.

Les événements se précipitent : un dimanche du début décembre 1754, Marie Lescombat a convié à sa table d'Aquin et Blanche ainsi qu'un courtisan, fraîchement arrivé du Portugal, le chevalier João Vera-Crux.

Le chevalier est invité car il pourrait ouvrir à Lescombat, selon sa femme, les portes de la cour de Louis XV et, par la même occasion, les chantiers royaux. Pour l'heure, Lescombat est occupé à construire, à l'emplacement du futur théâtre du Ranelagh, une salle de spectacle dans le château de Passy, que vient d'acheter, avec le domaine de Boulainvilliers attenant, le fermier général Joseph Le Riche de La Popelinière.

Au cours du souper, pendant que Blanche contemple Henri avec amour, Vera-Crux monopolise la parole. À la fin du repas, il offre effrontément à Mme Lescombat un magnifique collier du joaillier Lempereur et lui propose de la conduire en carrosse au chantier de Passy pour admirer le travail de son mari.

Mongeot, amoureux de son hôtesse, reste seul et s'isole dans sa chambre où il relit, fou de jalousie, le courrier compromettant échangé depuis trois mois avec Marie Lescombat.

489282XUR_ParisCrime_cc2021_pc.indd 12 07/09/2026 13:22:24

D'Aquin le rejoint. Il lui vante les mérites de sa nièce. Mais Mongeot, ne pouvant tenir sa langue, lui raconte ses amours avec Mme Lescombat. D'Aquin insiste tellement pour qu'il épouse Blanche, orpheline d'un procureur du Châtelet, et donc assurée d'une rente rondelette, que Mongeot lui lâche : « Ce n'est pas possible, Marie Lescombat est enceinte de moi ! »

Au retour de Marie et de Vera-Crux, c'est la baronne de Godrecourt qui s'annonce au logis. Flanquée d'un prêtre qui aime le jeu, elle se pavane, mondaine et superficielle sous les yeux pleins d'effroi du Portugais. Vera-Crux a en effet immédiatement reconnu Victorine, une aventurière qu'il a connue au Portugal, et avec laquelle il a maille à partir.

Immanquablement, la fausse baronne se présente dès le lendemain chez lui, rue du Cherche-Midi, et le trouve occupé à donner une leçon aux jeunes pickpockets de bonnes familles autour d'un mannequin auquel on a accroché des grelots. Elle lui réclame un collier en diamants de chez Lempereur qui lui a été volé voici trois semaines dans une loge de théâtre.

Vera-Crux la conduit dans son bureau et déclare qu'il est prêt à nier qu'elle ait jamais été vendeuse d'étoffes à l'enseigne du Perroquet ni inquiétée par la police portugaise, prêt aussi à affirmer qu'il a connu son défunt « mari », le baron de Godrecourt, mais qu'il ne peut lui rendre le collier volé par ses sbires : il l'a donné à Marie Lescombat dont il est fou amoureux. « La baronne » le prend de haut : « Marie ne te retournera pas cet amour, mon pauvre João ! Elle est la maîtresse du jeune Mongeot et n'a aucune

intention de tromper son amant. Alors tu peux bien lui reprendre le collier et me le rendre ! »

Mais Vera-Crux a une meilleure idée. Il promet à Victorine de lui remettre un collier encore plus somptueux. Et il convoque l'un de ses voleurs, le jeune d'Aubignac, auquel il intime de se rendre le soir même à la Comédie-Française, pour s'emparer du joyau que portera au cou Marie-Françoise Marchand, la célèbre actrice connue du public comme Mademoiselle Dumesnil.

Quelques jours plus tard, à l'occasion d'un bal masqué à l'Opéra, Lescombat fait lire à Mongeot, déguisé en Arlequin pour la fête, une lettre anonyme qui le dénonce comme l'amant de sa femme. Mongeot se récrie et Lescombat le croit. Il lui demande même de l'aider à démasquer cet amant mystérieux.

De retour du bal, à une heure très avancée de la nuit, Lescombat s'est retiré dans son cabinet. Sa femme a gagné le pavillon du jardin pour « prendre le frais », dit-elle, avant de se coucher. Mais Lescombat est vite fixé : grâce à un système d'écoute de son invention, qui relie son bureau au pavillon d'été, il entend sa femme parler à un homme. Il se saisit de son épée et se précipite au jardin. Mais il n'a que le temps de voir un Arlequin sauter par la fenêtre et s'enfuir sous les arbres sombres.

Lescombat ordonne à sa femme de ne plus sortir de sa chambre. Par sécurité, il l'enferme. Et dès le lendemain, il reprend son enquête, convaincu que l'Arlequin nocturne n'était autre que Mongeot. Mais le soir, une nouvelle lettre anonyme désigne Vera-Crux comme l'amant de sa femme. Lescombat, qui voit dans ce pli une nouvelle manœuvre de

489282XUR_ParisCrime_cc2021_pc.indd 14 07/09/2026 13:22:24

son jeune collaborateur, trouve le stratagème qui confondra Mongeot !

Avec l'accord de M. d'Aquin, il convoque un notaire rue Garancière pour exiger que Mongeot signe une promesse de mariage avec Blanche. Lescombat et d'Aquin ont fait venir plusieurs témoins. Mongeot est pris au piège. Il lui semble impossible d'entretenir encore l'idée qu'il pourrait un jour épouser Blanche. Alors il refuse de signer. Lescombat tient désormais son coupable. L'architecte se lève, désigne à l'assistance Mongeot comme l'amant de sa femme et, pour lever le moindre doute, exhibe les lettres des amants qu'il a trouvées dans la commode de Marie. Mongeot a beau nier avec la dernière énergie, Lescombat le chasse de sa maison avec fracas.

Mongeot, dès lors, ne pense plus qu'à sa maîtresse et décide de l'enlever à son mari. Ce dernier, apprenant que sa femme est enceinte, propose à Mongeot de reconnaître l'enfant et de taire le scandale. Mais rien n'y fait. Mongeot veut Marie et ne se résigne pas. D'autant que celle-ci est dans le même état d'esprit. Lors d'un rendez-vous secret, au jardin du Luxembourg, elle dit à son amant que son mari la menace sans cesse de la faire enfermer au Châtelet. Elle lui montre les traces de coups qu'elle dit avoir reçus lors d'une scène conjugale. Mongeot est outré. Elle ajoute que Lescombat a menacé de tuer l'enfant adultérin. Mongeot pense à un duel. Marie objecte que son mari est trop lâche et suggère à demi-mot à Mongeot de le faire disparaître. Elle a justement rendez-vous avec lui pour souper, le soir même, dans un pavillon du Luxembourg. L'amant repoussant ce projet, Marie recourt à un argument

décisif : elle l'épousera après le meurtre, sinon elle rompra définitivement.

À onze heures du soir, près de la grille du Luxembourg qui longe la rue d'Enfer (boulevard Saint-Michel), Mongeot poignarde Lescombat.

Au fond de son cachot, Mongeot avoue tout. Marie Lescombat cherche à se disculper en niant toute influence sur le criminel. Et, en secret, elle se prépare à fuir Paris avec Vera-Crux, auquel elle a cédé. Le 7 janvier 1755, on emmène l'assassin à la roue. Le cortège, parti du Châtelet, met une heure et demie à rejoindre le carrefour de la Croix-Rouge par le pont Saint-Michel, la rue Saint-André-des-Arts, la rue de Buci et la rue du Four. Le corps désarticulé de Mongeot reste exposé pendant deux jours. Et le bourreau attend pour la pendre que la veuve Lescombat ait donné le jour au fils de son amant.

